

Ces derniers prétendaient avoir le droit de les contraindre au service militaire, et voulurent l'employer avec rigueur. Ainsi M. Lacorne, jeune officier de 22 ans, souleva le mécontentement de ses censitaires par son arrogance, et il alla jusqu'à frapper ceux qui lui résistaient le plus. Les mémoires de M. Mazères nous rapportent aussi la conduite impérieuse de M. Deschambault dans sa seigneurie de Chambly et de M. Cuthbert à Berthier. Les Canadiens voulaient bien respecter leurs seigneurs et remplir toutes leurs obligations de censitaires, mais ils leur niaient le droit de commander le service militaire. Ainsi, tout ce qu'on put obtenir des Canadiens, et cela grâce surtout à l'influence du clergé, fut de rester tranquilles chez eux. C'était déjà beaucoup quo de résister aux séductions et aux promesses des Américains. Quelques milliers d'entre eux eussent-ils favorisé les dessins du Congrès, le Canada était à jamais perdu pour l'Angleterre.

D'un autre côté, les Américains avaient tout fait pour gagner nos ancêtres. (1) Leurs agents répandus dans les villes et les

Montréal, à qui il donna les pouvoirs de rétablir la milice et de nommer des officiers. Ces trois Messieurs commencèrent à faire des injustices, pour favoriser leurs familles et leurs amis, de manière que les anciens Lieutenants de milice, ils en firent des Enseignes, et des personnes qui n'avaient jamais été dans les milices des Capitaines, et faisaient plusieurs anciens officiers qui n'eurent point de places. Cela fit nombre de mécontents. Toute la ville murmuroit, et pour comble de malheur la populace refusait de se mettre en milice, sous prétexte que le Colonel Temple leur avait promis qu'il se formeraient en compagnies de trente hommes, et qu'ils auraient la liberté de nommer leurs officiers. Tout ceci se passait sous les yeux du Gouverneur. Malgré les représentations qui lui furent faites, il ne voulut y avoir aucun égard; au contraire, il fit expédier les commissions pour ceux qui avaient été nommés par Messieurs Dufy-Desautiers, Neveu-Sevestre et St. George-Dupré. A Québec, Messieurs Voyer, Colonel, Dumont, Lieutenant-Colonel, et Dupré Falné, Major.

Dans ce moment critique, les mauvais sujets n'épargnaient point leurs peines pour indisposer le peuple et y mettre la confusion. Ils répétaient continuellement qu'ils avaient eu raison de prévenir les Canadiens, qu'ils auraient le gouvernement français, et qu'ils seraient sujets aux lettres de petit cachet. Cependant le Général Guy Carleton n'ignorait point tous ces discours séditieux, mais il ne fit aucune démarche ni punition pour en arrêter les progrès. Il fit envoyer des ordres dans les campagnes pour rétablir la milice, et mettre les habitants en compagnies. Il s'y commit également des injustices et la majeure partie des habitants se trouvèrent mécontents, et même plusieurs paroisses ne voulaient point recevoir leurs officiers. Si les milices eussent resté sur l'ancien pied lors de la conquête du Canada au lieu d'avoir fait des baillis, il y aurait eu beaucoup moins de difficultés. En outre, plusieurs marchands anglais qui étoient à Montréal refusèrent de se former en compagnie et de servir comme miliciens, mais William Hey, Ecuier, Juge en chef, qui étoit à Montréal depuis peu de jours, leur fit une remontrance qui fit un bon effet, comme étant obligés de donner l'exemple aux Canadiens. Alors ils se soulevèrent la plus grande partie. Le Général passa les milices de la ville en revue, où les Canadiens lui témoignèrent avoir beaucoup de satisfaction de servir sous ses ordres, et paroissaient bien disposés à remplir leurs devoirs, et à repousser les Bostonnois, s'ils faisoient une nouvelle tentative dans la province.

Le Général envoya dans les campagnes plusieurs jeunes gens, plus étourdis que sages, pour passer les milices en revue. Le Sr. Lacorne fut envoyé à Terrebonne pour cet effet. Tous les habitants assemblés témoignèrent de la répugnance à se mettre en milice, parce qu'un d'entr'eux leur avait lu la lettre du Congrès en date du 26 Octobre 1774.

(1) Dans le mois de Février, dit Sanguinet, le Congrès envoya des députés incognito, pour conférer avec les marchands des villes de Québec et de Montréal, pour entrer dans la conspiration, sous prétexte d'acheter des chevaux. Il y eut une assemblée à Montréal, les choses s'y passèrent secrètement. Les députés auraient désiré que les Canadiens eussent été de l'assemblée, mais il n'en fut pas un seul, et les marchands anglais de Montréal, leur dirent qu'ils savaient que les Canadiens ne voulaient point entrer dans l'union proposée. Effectivement le plus grand nombre prit le parti de la neutralité, sous prétexte qu'ils avaient fait serment de ne point prendre les armes contre les anglais. Il étoit de la politique de les entretenir dans cette opinion; c'est à quoy les mauvais sujets ne manquoient pas.

Par l'impunité de toutes ces démarches nocturnes, la ville de Montréal fut bien vite remplie d'espions qui avoient correspondance avec plusieurs marchands anglais de Montréal et de Québec. Enfin ils combinèrent à faire leur entreprise sur la province de Québec; il leur étoit d'autant moins difficile qu'ils étoient assurés de la disposition de la plus grande partie des habitants, il savaient en outre ce qui se passait dans la province, le peu de troupes qui y étoit. Un

campagne, avaient distribué les adresses du Congrès. Dès le début, les marchands les plus riches et les plus influents devinrent leurs auxiliaires, et firent de la propagande chez le peuple. On cite, entre autres, M. François Cazeau, riche négociant de Montréal, qui étoit très-influent, parmi les sauvages; M. Ths. Walker, (1) qui agit d'une manière si ouverte, que le gouverneur finit par le mettre en prison, et M. James Price, qui se chargea, sans autorisation, de la défense des intérêts canadiens auprès du Congrès. (2)

Dans leurs proclamations, les Américains faisoient sonner bien haut les avantages de la liberté et de l'exemption des taxes. Suivant eux, la différence de religion ne devait pas empêcher les Canadiens de s'unir à eux. Ils exposaient en outre les défauts de l'acte de Québec, les invitaient à défendre ensemble des droits communs et à envoyer des députés au Congrès. Ils espéraient toujours voir nos pères, mécontents des injustices commises prêter leur concours. Mais ces adresses, quoique rédigées avec modération, n'eurent pas le résultat désiré. En vain les Américains proclamaient-ils qu'ils n'étaient pas les ennemis de la religion catholique, les canadiens connaissaient les sentiments contraires exprimés dans leur lettre du 5 septembre au peuple anglais. Ils avaient alors reproché au gouvernement britannique d'avoir rétabli les lois françaises et reconnu la religion catholique, "religion, disaient ils, qui avait fait, en Angleterre, couler des fleuves de sang, avait semé l'impie, la bigoterie et la persécution, et porté dans chaque partie du monde le meurtre et la rébellion." Ce langage fanatique étoit une faute grave de la part du Congrès. Aussi contribua-t-il pour beaucoup à assurer la neutralité de la masse des canadiens, tandis qu'un bon nombre se déclaraient royalistes.

Quelques centaines de canadiens seulement embrassèrent la cause du Congrès. Ils furent pour cela désignés sous le nom de *congréganistes*, par les amis du gouvernement. Si l'on excepte les marchands, ils appartenaient presque tous à la classe agricole et industrielle, et résidaient dans les villes et dans les paroisses de la rivière Chambly.

grand nombre de marchands anglais se montrèrent publiquement dévoués en faveur des Bostonnois par leurs discours et cherchaient à soulever le peuple et à mettre la confusion.

Dans une autre page, le même auteur raconte l'incident suivant: Le premier May 1775, les mauvais sujets commencèrent à insulter le buste de Sa Majesté qui étoit sur la place de la haute ville à Montréal. On trouva le matin le buste barbouillé de noir avec un chapel de patates passé dans le cou et au bout une croix de bois avec cette inscription—VOILA LE PAPE DE CANADA ET LE SOT ANGLAIS. Aussitôt le Général Guy Carleton, Gouverneur de la Province à Québec, fut instruit de l'insulte faite au buste de Sa Majesté. Les Canadiens indignés et mortifiés d'une telle insulte, à quoy ils ne s'attendoient pas, eurent quelques difficultés, avec plusieurs anglais à ce sujet. Monsieur de Boilestre, ancien capitaine et chevalier de St. Louis, fut frappé par un nommé Frinke, et le Sr. Lepailleur par le nommé Solomon. Il y avait quelques indices que c'étoient des Juifs et des mauvais sujets anglais qui avaient commis cet insulte, sans qu'on ait pu découvrir les criminels.

(1) Thomas Walker, marchand de Montréal, qui demeurait à l'Assomption, employa tous les moyens pour faire révolter les habitants tant de cette paroisse que de celles voisines. Il fit pour cet effet plusieurs assemblées; il avait même des correspondances avec les Bostonnois.

(2) James Price qui étoit un marchand de Montréal et qui y avait fait sa fortune, étoit parti dès le printemps pour la Nouvelle Angleterre sans doute pour conférer avec ses amis sur le plan qu'il conviendrait pour attaquer le Canada. Il arriva à Montréal après la prise de Carillon et de la barque à St. Jean. Il assura les Canadiens que le Congrès étoit mortifié de l'insulte qu'Arnold et Allein avoient faite au Canada, que le Congrès les avoit mandés pour les faire punir, il apporta une lettre du Congrès pour tranquilliser les Canadiens. Tout ceci n'étoit qu'un jeu et que pour mieux tromper les Canadiens, puisque les Provinces-Unies levoient des troupes dans ce temps, pour faire une expédition dans la province de Québec. Le Général interrogea James Price pour tâcher de connaître la vérité, mais il fut également trompé. Il obtint la permission pour descendre à Québec, où il resta quelque temps. Après s'être assuré de la disposition des mauvais sujets de la province et avoir pris toutes les connaissances qu'il désiroit, il déserta et se rendit à Boston et de là au Congrès où il rendit compte de sa mission et de l'état où il avoit laissé la Province de Québec.

Le Sieur Leyvingston, père, qui demeurait près du faubourg des Récollets avait une correspondance exacte avec les Bostonnois par le moyen des Sauvages, et qui leur apprenait tout ce qui se passait à Montréal, son fils qui commandait un parti Bostonnois entraîna ses deux autres frères du consentement de leur père, dans son parti.

Sanguinet.